

êtes si drôle avec votre mine piteuse de brebis tondues, de martyrs sans espoir.

—“ Pauvre nous !

—“ On vous maltraite, on frappe à tour de bras et vous n'en courbez que plus la tête. Vous prenez des airs désolés à faire croire que vous allez vous mettre à pleurer. C'est d'un comique !... Si vous aviez seulement la pensée de vous redresser, de parler avec dignité, d'un accent noble et mâle, de ressaisir tout d'un coup votre gravité d'hommes, oh ! les rôles changeraient bien vite, mais il n'y a pas de danger. Aussi longtemps qu'il y aura de jolis grands garçons follement épris de méchantes fillettes, tant que le monde sera monde, les choses iront ainsi.

—“ C'est très vrai ce que tu dis là ; mais, ceci ne l'est pas moins : vous ne pouvez donner une plus grande marque d'intérêt au jeune homme que vous tourmentez ainsi, que cette persécution même. Rien ne prouve mieux qu'il plaît, qu'il est aimé.

—“ Je ne trouve pas, moi.”

Nouvel échec à la dame ! voyons elle va se défendre.

Le colonel la regarde, remarque son embarras et semble se souvenir de cette vérité si bien exprimée par Lachambaudie :

Qu'une femme en son cœur refoule son amour
Comme en un fort impénétrable ;
Au carmin de ses joues, au langage des yeux,
On devine toujours l'hôte mystérieux.

Mais que dit Irène ? il y a ici un très joli bout de scène.

—“ Parrain, connaissez-vous l'emblème de cette fleur ?

—“ Non, ma chérie.

—“ C'est la sagesse. Savant philosophe, je vous décore.

—“ Mille grâces, ma charmante souveraine. Pourtant, vous m'êtes bien supérieure dans l'art subtil de philosophie. Vous ne faites que cela depuis un quart d'heure. Mais attendez donc... Voilà mon affaire. Connaissez-vous l'emblème de cette fleur, vous qui savez tant de choses ?

—“ Mais, non.

—“ Elle est le symbole de l'amour caché... Timide enfant, permettez, qu'à mon tour, je vous décore !

—“ Quoi !... que signifie ?... je ne comprends pas, je ne comprends pas du tout.

—“ Je vois, au contraire, que vous saisissez parfaitement.

—“ Je ne sais ce que vous voulez dire.

—“ Parbleu, je brûle mes vaisseaux ! Ce que je veux dire ? C'est que tu aimes Armand, oses-tu soutenir le contraire ?

—“ J'aime... lui... ? ah, par exemple ! Vous tombez mal. Dans tous les cas... je ne sais pas... Est-ce vous qui m'avez escamoté mon fils ?”

Très gracieuse, cette scène.

* * * C'est cet échange de fleurs, ou plutôt la dernière fleur donnée par le colonel qui décide du sort de la bataille.

L'amour, dans sa prudence, est toujours indiscret ;
A force de se taire, il trahit son secret.

Il y a bien encore quelques escarmouches, on ne veut pas capituler sans avoir utilisé tous les moyens de défendre la place, sans avoir repoussé un assaut ni aussi une brèche aux remparts, et, Irène qui comprend cela tout aussi bien que son parrain le colonel, lutte encore et finit, non par rendre les armes, mais par contracter une alliance offensive et défensive avec l'assiégeant.

On ne peut pas mieux terminer une campagne.

Cependant, il faut le reconnaître, c'est le colonel qui, par une tirade bien sentie, quoiqu'un peu vieux style, hâte le dénouement.

—“ Mes chers amis, dit-il, j'ai cette superstition : qu'il est ici-bas des prédestinés. Il existe un bonheur exquis, idéal, fait de l'accord, de l'union parfaite de deux âmes sœurs et que Dieu a mis sur la route de certains privilégiés... Tout le monde n'en est pas de cette fête-là. Il est de pauvres diables faits pour l'isolement et qui s'en consolent en regardant jouir les autres. Aussi, petite, quand je trouverai une main loyale dans laquelle je pourrai, en toute confiance, mettre ta gentille menotte, ma plus chère ambition sera satisfaite. Je serai le plus heureux des hommes, en vous disant, selon l'usage antique et solennel : Mes enfants, soyez

heureux !... Je me sauve pour vous dérober le spectacle de mon attendrissement !...”

Les voilà seuls !

—Voulez-vous me laisser achever ma confidence ? Irène, c'est vous que j'aime... que si vous ne voulez pas de cette vie que...

La fillette qui sait tant de choses, a lu sans doute le *Cid*, et répond un peu à la manière de Chimène, ni oui, ni non, mais bien mieux :

—“ Je veux bien, cousin, vous aider à vivre !... Direz-vous encore du mal des petites pensionnaires ?”

C'est tout, quand on s'aime on se marie !

* * * Maintenant il faut que je vous dise pourquoi je vous ai mal conté ce joli conte, qui a pour thème cette charmante chose que l'on nomme l'amour.

Ce conte est une comédie en un acte, une bluette, un coquet lever de rideau que vient d'écrire une de nos compatriotes, femme d'esprit et de cœur qui ne m'en voudra pas, j'en suis sûr, des remarques que je me suis déjà permises et que je vais faire encore.

Les écrivains sont trop rares chez nous —ou trop nombreux, cela dépend du point de vue auquel on se place—pour faire le silence autour d'une œuvre qui mérite la critique, parcequ'elle a une valeur réelle.

L'auteur a réussi à soutenir l'attention d'un bout à l'autre, ce qui est une des maîtresses qualités de l'art ; les scènes sont bien comprises, et la charpente est bonne. Il y a des bouts de dialogue vraiment délicieux.

Les caractères ! La jeune fille est un peu colonel et le colonel un peu jeune fille, par moments.

Irène abuse de mots qui doivent blesser ses jolies lèvres roses, et le parrain, qui n'a plus l'habitude de mener son régiment au feu—il est vrai qu'il y a des colonels qui laissent leurs soldats en chemin le parrain, dis-je, parle souvent en souscrit, surtout quand il nous prouve qu'il connaît le langage des fleurs, mais il y a remède à tout, et la pièce retouchée fera son chemin.

Quand au cousin, il est dans son rôle et justifie parfaitement le mot d'un poète :

Qu'un galant homme est sot quand il est amoureux !

En somme, je demanderais plus de naïveté à l'ingénue, moins de mignardise du père noble, et je laisserais le jeune homme tel qu'il est, puisque son rôle consiste à ne pas comprendre.

Vous me demandez le nom de l'auteur ?

Madame R. Dandurand, née Joséphine Marchand.

Vous l'applaudirez.

Leon Leduc

ÉTERNEMENT ET SOUHAIT QUI L'ACOMPAGNE

L'auteur de la chronique : *Dieu vous bénisse !* a dit de jolies choses à propos de ce salut. Seulement, nous regrettons ce passage : “ Dans quelques années, à la génération prochaine, personne ne dira plus : *Dieu vous bénisse*, et il ne se trouvera même plus un vieux de bonne foi pour retirer son chapeau en guise de politesse.”

Sans être prophète, mais appuyé sur le passé, surtout d'après l'origine du bon souhait *Dieu vous bénisse*, nous pouvons prédire, sans crainte de nous tromper, que la génération prochaine, suivie de plusieurs autres, continuera à répéter ce bon souhait tout comme nous l'entendons de nos jours dans la généralité des familles, particulièrement parmi celles qui savent encore dire sans rougir, avant le repas, le *bénédictus*.

La coutume de saluer l'éternement a été blâmée il y a déjà de nombreuses années, par quelques écrivains, entre autres Perkins et Voët, parce que, dit l'auteur *Des erreurs et des préjugés*, cette coutume nous est venue des Juifs et des Gentils, comme si nous devions rejeter tous les usages honnêtes qui nous sont venus des uns et des autres. Ils ajoutent qu'elle doit passer pour criminelle, puisque les Pères de l'Église l'ont condamnée. Mais,

ajoute Chevreau, “ ils n'ont condamné que la superstition et les augures que l'on tirait d'éternuer le soir, le matin ou à minuit, à certaines heures, à droite ou à gauche, une fois ou deux, sous le signe du Bélier, du Taureau, du Sagittaire, du Capricorne, etc. ; et il ne faut que le sens commun pour être assuré que cela ne présage ni bien ni mal. Mais si nous souhaitons bonheur et santé à nos parents et à nos amis quand ils s'embarquent pour un long voyage, ou qu'ils entreprennent une grande affaire, où est le mal de leur dire : Dieu vous soit en aide ! quand ils éternuent, puisque l'éternement est une espèce de convulsion et d'épilepsie de courte durée ; qu'il est nuisible quand il est violent et redoublé ; que nous savons, des historiens et des médecins, qu'il a été suivi de la mort en quelques rencontres, et qu'il en est même quelquefois un signe ?”

* *

Puisque l'éternement peut amener ainsi des commotions assez violentes pour compromettre quelquefois la vie des gens qui en sont atteints violemment, pourquoi donc demander avec tant d'instance de faire disparaître ce salut de si bon aloi : *Dieu vous bénisse !* Au contraire, nous devons plutôt espérer qu'il se continuera dans les générations à venir, lors même que l'éternement n'offrirait aucun danger. Est-ce donc si mal, enfin de compte, de celui qui éternue par *Dieu vous bénisse !*

La forme de ce bon souhait, Dieu vous bénisse, eut son origine sous le pontificat de saint Grégoire le Grand, à l'occasion d'une sorte de peste, sévissant en Italie, “ qui se manifestait, dit Collin de Plancy, par des éternements ; tous les pestiférés éternuaient ; on se recommanda à Dieu, et c'est de là qu'est venue l'opinion populaire que la coutume de se saluer tire son origine d'une maladie épidémique qui emportait ceux dont la membrane pituitaire était stimulée trop vivement.”

En voilà assez, croyons-nous, pour démontrer que cette coutume restera et survivra aux “ vieilles mœurs, vieux monuments, vieux costumes, vieux langages et vieilles gens...” voir même aux *jeunes gens de 1889 !*...

* *

L'auteur de la chronique, *Dieu vous bénisse*, cite, à propos des habitants de Siam, un passage de l'ouvrage de M. Louis Tremblay dont la version est tout le contraire, comme mise en scène, de celle publiée dans le *Dictionnaire Infernal*. “ Les Siamois, dit Collin de Plancy, admettent un enfer. Ils disent que, dans cet affreux séjour, il y a des juges qui écrivent sur un grand livre tous les péchés des hommes, que leur chef est continuellement occupé à parcourir ce recueil, et que les personnes dont il lit l'article ne manquent jamais d'éternuer au même instant. De là, disent-ils, est venue la coutume de souhaiter longue vie ou l'assistance divine à ceux qui éternuent.”

Tandis que, d'après la version de M. Louis Tremblay, ce grand livre—au lieu de se trouver “ dans cet affreux séjour.” l'enfer reconnu des Siamois—est placé au céleste séjour, sous les yeux de l'Éternel, etc.

Cette fable légendaire des habitants de Siam, toute ridicule qu'elle puisse être, a certainement meilleure figure dans la version de Collin de Plancy qu'elle en a dans celle citée par l'auteur de la chronique *Dieu vous bénisse*.

* *

Vive à jamais cette sainte coutume, et oela parmi les jeunes gens qui comptent à peine vingt printemps, tout comme au milieu des *vieilles gens*... comptant plus de deux fois trente hivers.

Il faut avouer qu'une coutume qui compte treize siècles d'existence n'est pas chose facile à faire disparaître, malgré les progrès et la science infinie des *lumières* du dix-neuvième siècle.

Que toujours Dieu nous bénisse, à tout âge, dans tous les temps et jamais nous nous en repentirons.

J. N. Duguet